

le susp... de se lever p... que tous les yeux, la haie... le ciel, les mains et les bras, qu'ils aient un non très-chaud.

On ne p... qu'applaudir à cette coutume, si ce lavag... ne s... faisait pas souvent avec de l'eau trop froide; car c'est un des meilleurs moyens de prévenir un des maux du séjour de la poussière sur la peau.

Mais combien de fois on ne peut pas arrêter la respiration et causer des accidents plus ou moins graves.

Les maçons, presque toujours chargés de pierres, de plâtres, de mortier, d'écaillies, de matériaux, éprouvent souvent des blessures graves; pour les éviter, la prudence est le seul conseil que l'on puisse leur donner.

Il sont encore exposés, quand ils travaillent aux puissards et fosses d'aisance, aux accidents des vidangeurs et cureurs de puits, qui sont ordinairement le mal d'yeux appelé la mitte, et quelquefois aussi la maladie du plomb.

LA DIVINE ÉPOPEE,

PAR M. ALEXANDRE SOUMET.

Aux extraits condensés que nous donnons du plan de la "Divine Epopée", poème épique nouvellement publié et qui a fait sensation en France, nous ajoutons deux cours fragmentaires tirés de ce poème, qui par la beauté des vers, et la grandeur des pensées nous donnent une haute idée de cette conception qui nous paraît vraiment grandiose et originale.

S'élançant à la manière de Dante, de Milton et de Klopstock, hors du monde réel pour plonger dans les profondeurs de l'infini, une Epopée nouvelle vient d'apparaître. Le dogme catholique vit avec ses salutaires rigueurs et son implacable sévérité: le sceau de la colère est apposé pour toujours sur les enfers; et l'on souffre dans ce séjour d'horreur et de gémisses sans aucun espoir de pardon.

Tel est le sujet de la Divine Epopée. La France, déjà fière des Martyrs de M. de Châteaubriand, peut-elle, pour se dédommager de sa longue indigence, présenter aux nations voisines deux grandes épopées nationales au lieu d'une? Nous allons le voir.

Le poème s'ouvre par la description de l'aigle qui, à la fin des temps, essaie de lutter contre la tempête, emblème de l'existence humaine. L'oiseau roi se débat sans fruit; rejeté par l'ouragan, il cherche sur un écueil des cieux le soleil naufragé comme lui: l'astre et l'oiseau disparaissent engloutis dans un même sépulcre.

L'exposition achevée, nous sommes transportés dans les demeures célestes. Le monde brisé a disparu comme une tente qu'on enlève. De tout ce qui a subsisté, il ne reste plus rien que le ciel et l'enfer: entre ces deux séjours, s'assied l'ange du chaos.

Nous voici au second chant. Il a reçu le nom de Sémida, parce que Sémida le remplit tout entier. Qu'était-ce donc que Sémida? C'était la fille du pieux Cléophanor, dernier descendant des prophètes.

Le Christ, dont l'âme miséricordieuse a deviné ces douleurs, s'avance vers Sémida. Elle le supplie d'effacer le nom qui tient tant de place dans son âme; puis elle lui raconte ses soupirs, ses regrets, ses luites, ses inutiles luites pour triompher d'un souvenir.

Mais l'amour pourra-t-il vaincre l'éternité?

Autant les deux chants qui précèdent l'entremise de douces et riantes peintures, autant le troisième chant se distingue par l'éfrayante énergie de ses tableaux. L'enfer y est décrit avec une vigueur d'expressions et un bonheur d'images qui s'élèvent à la hauteur des poètes dont la profonde intuition avait pénétré avant M. Soumet dans ces lieux de douleurs.

leur la force de livrer à la dent de ces animaux féroces son fils, qui expire sous ses yeux. Quel est ce supplice dont tout le corps n'est que sous l'horrible bouillonnement? C'est le châtiment réservé à celui qui a juré de ne jamais se convertir, et pour pratiquer sur elle d'abominables rites.

Né sur les rochers d'Eléphantia, Idaméel donna la mort à sa mère en échange de la vie qu'il recevait. Ce jour là, son père disparut foudroyé. A date du moment de sa naissance, tout hymen fut stérile, nulle mère ne voulut lui offrir la moitié de son lait.

Fatigué de cette vie solitaire, Idaméel quitta Eléphantia et rencontra Cléophanor, père de Sémida. Elle parle à Idaméel des choses du ciel. L'orphelin d'Eléphantia répond par des malédictions aux accents pieux de la vierge.

Idaméel pénètre dans la grotte où Cléophanor vient d'expirer, enlève la jeune vierge en larmes et roule un rocher devant l'autre sépulcre. Un lion s'élance contre le ravisseur. Idaméel enchaîne à l'entrée du sépulcre de Cléophanor.

C'en est fait de la terre et des hommes, A l'œuvre de la destruction succède l'œuvre de la résurrection, qui s'accomplit au bruit de chaque tombe qui se rouvre.

Adieu, soleil... Ma main n'a pu sous tant d'orages, Grossir d'un grain de plus le sablier des âges.

Les gardiens des cités infernales viennent annoncer à leur nouveau monarque qu'un étranger mystérieux, a pénétré dans son empire. Idaméel ordonne qu'on lui amène ce puissant inconnu.

Cet étranger c'est Jésus-Christ. Idaméel tressaille d'une horrible joie; il annonce à l'étranger qu'il est son captif et que nul supplice ne lui sera épargné. Jésus répond qu'il est prêt à souffrir: il est livré à dix puissances du mal, revêtu d'une armure nouvelle.

Le neuvième chant est intitulé: le Drame. Sémida, Madeleine, Eve, qui enfanta la mort, Marie, qui enfanta la vie, cherchent avec une inquiète tendresse où s'en est allé Jésus, dont l'absence a répandu partout le deuil.

Elle veut voler vers le Rédempteur; mais il lui crie du fond des enfers, de remonter vers Jehovah et de lui dire qu'elle a vu le Messie agonisant dans les ténébreux royaumes.

Le mystère de la seconde rédemption commence à s'accomplir au 10e chant. L'enfer a son Gothsmani. Le Christ prie et gémit dans son ardent snaitre. Tous les tourments, toutes les terreurs, toutes les défilances viennent inonder son âme.

Le Calvaire se dresse devant nous dans le 11e chant. Un rocher est taillé en forme de croix par les ordres d'Idaméel. La montagne tremblait et la croix tombait toujours. Les mille anges de la mort descendus du ciel ont dressé l'arbre granitique.

Cependant Idaméel, sentant que son empire lui échappe, enfonce une lance dans les flancs du Rédempteur. Aussitôt le corps de Jésus tombe de sa croix de rocher; ses forces le trahissent; il ne peut accomplir jusqu'au bout le rachat de l'enfer.

Dans le douzième chant, le Christ, holocauste vaincu, Ré-

dempeur terrassé, se plaint auprès de son Père de n'avoir pu compléter l'œuvre réparatrice. Il fallait à l'enfer Jehovah pour sauveur. L'amour divin ne reculera pas devant ce dernier miracle.

De cette région noire, maudite, impure, Il ne reste plus rien que la grande fleur; Du Christ, dont les soupirs, tant de fois triomphants N'ont conquis que la mort pour ses nouveaux enfants.

Le Fils supplie le Père, les prophètes voilés gémissent; Eve, penchée sur le sein d'Abel, redemande son premier né. Sémida pleure son Idaméel dans une longue et douloureuse élégie: vaincu par tant de vœux et tant de larmes, Jehovah ressuscite chacun de ces réprouvés, dans le cœur duquel était entré le glaive du repentir.

Sémida et Idaméel sont réunis dans l'éternelle béatitude. Cléophanor se lève et hérite cet hymne symbolique, pour lequel la terre n'avait pas d'autels.

Quoique voilé de pleurs durant nos blanches fêtes, Ton regard vit plus loin que l'œil de nos prophètes... O du Dieu créateur doux et puissant bienfaisant. LA FEMME a dû guérir le mal qu'elle avait fait!

Ainsi marche la divine Epopée, à travers le merveilleux de l'infini et les symboles de toute nature.

SÉMIDA.

Harpes d'Eden, chantez le bonheur immortel! Une extase de feu monte de chaque autel, Et les sept cieux, brûlant autour du divin maître, Sont un temple d'hymen dont lui-même est le prêtre.

Avant de se voiler au terrestre séjour, La suprême beauté dans Eve éclose au jour Etait venue encore en rayons d'innocence, Sur ce front de quinze ans verser sa pure essence.

Telle et plus belle encore aux cieux que sur la terre, Celle qu'on appelait la vierge solitaire, Etait languissamment, et, parmi les élus, Semblait attendre encore où l'amour n'attend plus.

—L'ante-Christ-raconte ainsi son voyage dans les airs.

Devant tous mes sujets je forçai sans trembler Le prodige d'Icare à se renouveler. De son funeste sort je repoussai l'augure, De l'aigle comme lui, j'empuntai l'envergure;

Je m'élançai rapide, et mon premier essor Dans l'espace aux mortels ouvrit un nouveau sort. De mon aile d'abord j'étudiai l'usage; Sur la plaine attiédie et sur les monts neigeux, Je parvins à dompter ses souffles orangeux.

Je me sentais au cœur une joie insensée, De prêter à la chair le vol de la pensée, Tournant autour du globe aux changeantes couleurs Comme une abeille au cœur d'un citronnier en fleurs. L'éocostat n'a rien de cette immense joie; Su-pendu comme un plomb sous le globe de soie,